

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46938

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

l'époque de Maximilien, au cours de la période de la Réforme de l'Empire« – ainsi le caractérisait Fritz Hartung. M. Rolf DECOT, spécialiste d'histoire ecclésiastique, présente l'exercice, par Albert de Brandebourg, de ses droits d'archichancelier. M. Maximilien LANZINNER (Passau) le rôle de l'archevêque-Archichancelier dans les Diètes réunies au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle. A partir de l'une d'elles, particulièrement importante, celle de 1558, M. Joseph LEEB (Kelheim) étudie ce que fut alors la position de ce prélat, grand officier de l'Empire, par rapport à celles de ses confrères, les autres Electeurs. M. Helmut NEUHAUS (Erlangen) expose le rôle joué par lui dans la *Reichsdeputation*, ainsi que dans les assemblées de cercles, et montre que par l'intermédiaire de ses envoyés et de ses conseillers, il exerçait effectivement dans les Diètes des fonctions d'organisation et de direction. Une très intéressante communication de M. Georg SCHMIDT (Iéna) montre que le très catholique Electeur de Mayence, agissant en tant qu'archichancelier, exerçait une activité de médiateur, même parmi les seigneurs territoriaux protestants, et que, confronté aux points de vue confessionnels, il savait donner priorité à la cohésion du »Reichs-Staat«. M. Wolfgang SELLERT (Göttingen), historien du droit, évalue l'influence de l'archichancelier sur les décisions du *Reichshofrat*. Et M. Konrad AMANN (Mayence) traite de la »confessionalisation« et de la »discipline sociale« à partir de l'exemple de la ville et de l'electorat de Mayence, poussant la recherche jusqu'aux premières décennies du XVII^e siècle.

Enfin, deux historiens de l'art ont traité de questions moins austères. Mme Nicole BEYER (Mayence) montre comment les monuments funéraires de la cathédrale expriment une conception élevée des fonctions et des devoirs de l'archevêque. Des illustrations fort bien choisies viennent à l'appui de la démonstration. Et M. Walter RÖDEL évoque ce qu'étaient la ville et la résidence princière aux XV^e et XVII^e siècles.

Des participants étrangers (Mr. WHALEY, de Cambridge, et M. BÉRANGER, de Paris) ont opéré, au cours de la discussion qui a suivi les exposés, des comparaisons entre la position de l'archevêque-Electeur et celles des archevêques de Cantorbéry et de Lyon.

La recherche pluridisciplinaire effectuée à l'occasion de ce colloque a montré de façon concrète ce que fut, notamment au début des Temps Modernes, le rôle de l'archichancelier d'Empire. Moins que la personne de l'Electeur, souligne Peter Claus Hartmann, c'était la fonction qui comptait. Elle tendait à devenir une donnée permanente de la Constitution du Saint-Empire, »maintenant une ligne sûre et forte en dépit de tous les problèmes et de tous les événements politiques«.

René PILLORGET, Paris

Franz BRENDLE, Anton SCHINDLING (Hg.), Márta Fata. Ungarn, das Reich der Stephanskronen im Zeitalter der Reformation und Konfessionalisierung. Multiethnizität, Land und Konfession 1500 bis 1700, Münster (Aschendorf) 2000, IX–359 p. (Katholisches Leben und Kirchenreform im Zeitalter der Glaubensspaltung, 60).

L'ancien royaume de Hongrie était celui de la pluri-ethnicité: les Magyars, peuple dominant, mais aussi beaucoup de Slaves, ceux du sud, Croates, Serbes, Bosniaques, ceux du nord, Slovaques, Ruthènes et Ukrainiens, des Roumains en Transylvanie, et un peu partout, des Allemands, Saxons au sud et à l'est de la Transylvanie, mineurs des villes de Haute-Hongrie, patriciens dans toutes les villes royales, sans omettre quelques Italiens et Frioulans de la côte dalmate. Et déjà l'unité religieuse n'existait pas puisque la chrétienté latine dominante devait cohabiter avec l'orthodoxie roumaine et tolérer quelques survivances glagolitiques reconnues par la papauté au XIII^e siècle, dans un royaume dont la christianisation aux X^e et XI^e siècles était venue tout autant de Rome que de Byzance. La Réforme rendit le tableau encore plus complexe, puisque non seulement le luthéranisme et le calvinisme s'installèrent durablement, mais encore la Transylvanie devint-elle le refuge des antitrinitaires

européens. De surcroît, dès la fin du XVI^e et plus encore au XVII^e siècle, l'uniatisme marqua des points dans cette principauté. Inutile de préciser que les frontières religieuses traversaient celles des ethnies. Pour compliquer le puzzle, les conquêtes ottomanes aboutirent en 1541 à la tripartition du royaume en une Hongrie royale à l'ouest et au nord, demeurée sous la souveraineté du Habsbourg d'Autriche, une principauté orientale de Transylvanie, tributaire de la Porte, sauvegardant son autonomie en jouant de l'équilibre entre Vienne et Constantinople, et au centre le pachalik de Buda soumis au sultan. Le présent ouvrage fait le point, avec une remarquable précision, sur les phénomènes de réformation, confessionnalisation et reconquête catholique, sans oublier aucune pièce du patch-work, en particulier, la Hongrie turque, trop souvent sacrifiée. Les différentes sous-parties, à l'intérieur de séquences chronologiques, peuvent donner l'impression que l'on tire des tiroirs. Mais il est bien difficile de procéder autrement, compte tenu d'un compartimentage extrême. La bibliographie ne recense nommément que les ouvrages en allemand, anglais et français; mais la littérature en magyar, en roumain et en langues slaves a été largement mise à contribution.

Le tableau de l'église hongroise vers 1500 présente les caractéristiques et les contrastes habituels. Depuis les Anjou et plus encore Mathias Corvin, l'église est aux mains de laïcs et de clercs sans vocation; la commende opère ses ravages ordinaires. Nombre de prélats, tels Tamas Bakócz ou Zsigmond Thurzó, sont plus des humanistes que des hommes d'église. Cette image dégradée de l'institution n'altère pas une piété vive, nourrie de toute une littérature en latin et en magyar, et qui s'exprime dans le culte des saints nationaux (Imre, Adalbert, László), des reliques (celles de Jean de Capistran, de Paul ermite), les pèlerinages, les confréries mariales. La *devotio moderna* anime le couvent de Pannonhalma, centre d'une congrégation bénédictine réformée. Erasme a des émules, comme le Saxon Jacobus Piso, éducateur du roi Louis II. Les franciscains de la stricte observance, très présents dans les marchés et bourgs agricoles (*oppida*) de la grande plaine, alimentent un courant de critique sociale, non exempt de réminiscences hussites. C'est à la fois trop et trop peu, face à une Réforme offensive, venue d'Allemagne, qui ne trouve devant elle, après la catastrophe de Mohács (1526), où l'épiscopat a été massivement décimé, qu'un champ de ruine.

En 1550, la Hongrie est à 50% calviniste et 25% luthérienne. En Hongrie royale, Ferdinand I^{er}, frère de Charles-Quint, dut accepter le compromis avec les réformés pour pouvoir lutter contre les Turcs et contre le compétiteur national au trône, le voïévode de Transylvanie János Szapolyai. En 1548, la diète de Pozsony (Presbourg, act. Bratislava) décréta la tolérance pour le luthéranisme. L'heure était à la confessionnalisation, *Confessio Pentapolitana* des cinq villes royales de Haute-Hongrie en 1549, Bártfa, Eperjes, Kassa, Lőcse et Kiszeben (act. Bardejov, Prešov, Košice, Levoča et Sabinov), *Confessio Heptapolitana* des villes minières en 1559, *Confessio Scepusiana* des villes allemandes du comitat de Szepes (act. Spiš) en 1568. Le Luther hongrois, Mátyás Biró Dévai, répandit la doctrine en gagnant les seigneurs les uns après les autres. Ces derniers, assez vite, à l'exemple de Ferenc Révay, ne se satisfirent plus des ambiguïtés de Luther et passèrent au calvinisme, plus clair et plus logique. La résistance du catholicisme s'incarna dans le primat Miklós Oláh, d'origine roumaine, pendant dix ans secrétaire de la reine Marie de Hongrie, devenue régente des Pays-Bas, évêque de Zagreb, puis d'Eger, enfin archevêque d'Esztergom en résidence à Nagyszombat où il introduisit les jésuites en 1561. Il s'agissait alors moins de repousser le luthéranisme maintenu sous la forme du gnésioluthéranisme que de freiner, en s'appuyant sur les mesures royales – Maximilien II était cryptoluthérien –, la diffusion du calvinisme helvétique ou du cryptocalvinisme des philippistes. Après la formule de concorde, la séparation des deux confessions réformées s'opéra, en Hongrie comme dans l'Empire, le comitat de Gömör faisant la frontière: à l'est, des Magyars majoritairement calvinistes, les Slovaques et les Allemands demeurant luthériens, à l'ouest des luthériens.

Le Partium, éloigné de toute domination politique, passa massivement au calvinisme. Debrecen devint la Genève hongroise. Márton Kálmáncsehi y prêcha à partir de 1556; son

œuvre fut poursuivie par Péter Juhász Melius, évêque calviniste de Debrecen en 1561 qui bénéficia de l'appui de János Zsigmond Szapolyai, prince de Transylvanie. L'évêque lutta contre les antitrinitaires qu'il fit condamner au synode de 1567, en même temps qu'il fit adopter la *Confessio Helvetica posterior*. Le passage, l'année suivante, du prince transylvain à l'antitrinitarisme, ne mit pas en danger un calvinisme désormais appuyé par le collège et l'imprimerie de Debrecen.

En Transylvanie, le luthéranisme devint un élément de l'identité de la *Natio saxonica*. L'église luthérienne saxonne fut organisée en 1543 à Brassó (act. Brassov) par Honterus. En 1545, la diète de la principauté garantit aux villes saxonnnes la liberté d'exercice du culte. La même année, les Hongrois, au synode d'Erdöd, adoptèrent la *Confessio Augustana variata* de Haute-Hongrie. Les communautés étaient gérées par deux superintendants, un allemand à Brassó et un hongrois à Kolozsvár (act. Cluj). A partir de 1559 s'opérèrent, sous l'influence de Ferenc Dávid et Gáspár Heltai, le passage graduel au calvinisme des nobles hongrois et l'union avec la communauté du Partium. En 1564, le calvinisme devint la troisième religion reçue. Mais dès 1566, l'Italien Biandrata, conseiller de János Zsigmond et émule de Servet, propagea les doctrines antitrinitaires et gagna à sa cause Ferenc Dávid, devenu en 1569 le premier évêque unitarien. En 1571, l'antitrinitarisme, qui s'était répandu chez les Sicules, devint la quatrième religion reçue de la principauté. Ferenc Dávid poursuivit une évolution toujours plus radicale qui lui fit rejeter les sacrements et les fêtes, nier la prédestination et le péché originel, proclamer l'équivalence des religions chrétienne, mosaïque et musulmane... Sa condamnation et sa mort en 1579 permirent la réorganisation d'un unitarisme modéré avec Demeter Hunyadi. Deux centres radicaux de sabbatariens, tolérés, subsistèrent à Aranyosgerend chez le magnat János Gerendi et en territoire sicule chez le propriétaire terrien András Eössi. István Báthory, à partir de 1571, tâcha de restaurer le catholicisme en introduisant les jésuites à Kolozsvár, Gyulafehérvár (act. Alba Iulia), Nagyvárad (act. Oradea). Un de leurs plus illustres convertis fut le futur cardinal Pázmány. Les Roumains et Ruthènes – un tiers de la population – demeurèrent fidèles à l'orthodoxie, en dépit des efforts des missionnaires protestants et la nomination en 1565 d'un évêque roumain réformé. Báthory ne s'intéressa pas à la conversion des Roumains; en 1572 fut érigé un évêché orthodoxe de Transylvanie, rattaché au métropolitain de Valachie.

En Hongrie turque, la tolérance de la Porte et même les encouragements du bey de Pécs, l'absence de toute hiérarchie religieuse, la fuite des propriétaires, l'action des franciscains radicaux qui demeurèrent sur place favorisèrent le luthéranisme, propagé en Transdanubie par l'ancien franciscain Mihály Sztáray. Dans la seconde moitié du siècle, le calvinisme pénétra à son tour grâce à István Kis Szegedi. Dans les années 1570, l'antitrinitarisme s'installa à Pécs, à Székesfehérvár et à Nagymaros.

La Croatie et la Slavonie n'ont pas toujours été le bastion de la tradition catholique. Les régions du nord, à l'image de l'Istrie (les évêques Vergerio à Capodistria et Pola), eurent des évêques sympathisants, à Zagreb ou à Senj; les grandes familles de magnats, les Zrínyi qui accueillirent les fugitifs dans leurs domaines du Muraköz, les Frankapani, les Erdödy furent réformés, tout comme Hans Ungnad von Sonnegg, ispán de Varasdin (act. Varašdin) et les soldats allemands des forteresses. La défense contre les Turcs incita à l'irénisme. Mais après le concile de Trente, le clergé fut ramené à l'orthodoxie en même temps que les derniers vestiges glagolitiques furent supprimés. L'évêque de Zagreb, Juraj Drašković, est l'exemple du prélat contre-réformateur. La noblesse croate ne put se passer de l'aide du Habsbourg dans sa lutte contre les Turcs; le retour au catholicisme s'opéra dans les années 1620.

Après la guerre de quinze ans et la révolte de Bocskai, la paix de Vienne accorda le libre exercice des religions réformées aux nobles, aux villes libres et aux soldats des frontières. En 1608, lors de son couronnement, Mathias étendit la liberté à tous les sujets. En réalité, ce fut le principe *cujus regio, ejus religio* à l'échelon seigneurial, qui régla la liberté de culte.

Non sans quelques répétitions, l'Auteur illustre la diffusion du protestantisme par quelques exemples de villes: Bártfa, haut-lieu du luthéranisme, où prêcha Stöckel, le *praeceptor Hungariae*, dont le disciple Scultetus fut le représentant le plus éminent de la réforme slovaque; Brassó, première ville de Transylvanie, centre du luthéranisme saxon; Kolozsvár, ville de deux groupes ethniques – Saxons et Magyars – et de quatre confessions – catholiques, luthériens, calvinistes et unitariens; Sopron, qui reçut le luthéranisme de Vienne toute proche et maintint jusqu'en 1578 une cohabitation harmonieuse des deux religions; Debrecen, *oppidum* de la grande plaine, la Rome calviniste; Tolna, *oppidum* en zone turque, luthérienne en 1548, calviniste dix ans plus tard; Buda où Georges de Brandebourg, oncle et tuteur de Louis II, frère d'Albert, le grand-maître des Teutoniques, introduisit des prédicateurs luthériens dès 1521; Gyulafehérvár, capitale de la Transylvanie, subissant les avatars des successions princières. Suivent quelques mini-biographies de magnats particulièrement influents, Tamás Nádasdy et son fils Ferenc à Sárvár ou Gábor Perényi à Sárospatak.

Le siècle suivant fut celui du renouveau catholique. La défense du pays contre les Turcs et la volonté de réunification placèrent la noblesse hongroise dans une situation contradictoire: d'une part, il convenait de conserver l'aide de Vienne et le parti pro-impérial progressa, et pas que chez les magnats catholiques; de l'autre, il fallait défendre les libertés du royaume contre l'absolutisme politique et religieux du Habsbourg, et éviter à la Hongrie le sort de la Bohême. Certains catholiques hongrois reconnurent même que la conservation des libertés hongroises était liée à la survie du protestantisme. La Transylvanie joua alors pleinement son rôle de bouclier contre les Turcs et de sanctuaire de l'identité hongroise menacée. Les luttes de Gábor Bethlen et de Georges I^{er} Rákóczy permirent le maintien du statu quo religieux et de l'autonomie transylvaine. Le luthéranisme, protégé par les Thurzó, renforcé par l'arrivée des émigrés tchèques après Bílá Horá (mais c'est un frein à la promotion du slovaque), dut se défendre contre l'offensive catholique du cardinal Pázmány et des jésuites; l'école de Pozsony, sur le modèle strasbourgeois de Sturm et le gymnase d'Eperies furent des bastions de culture protestante. Le calvinisme se nourrit des liens avec Heidelberg, dont l'université fut fréquentée par les Hongrois. A une église calviniste, très hiérarchisée sous ses évêques et ses patrons laïcs, s'opposèrent les tendances presbytériennes d'un János Pálfi Kanizsai, évêque de Veszprém. En dépit de quelques essais de rapprochement, les luttes demeurèrent vives entre les deux confessions protestantes, Kassa en fut le théâtre.

Le héros de la reconquête catholique fut Pázmány, converti par les jésuites de Kolozsvár, jésuite lui-même, archevêque d'Esztergom en résidence à Nagyszombat, un noble qui misa sur la conversion de l'aristocratie pour restaurer un catholicisme qui ne retenait plus que 10% de la population. Pázmány fut un maître de la rhétorique et de la prose discursive baroque, ses prédications furent des modèles durables pour les prêtres. Il fut un prélat tridentin, multipliant les visites et les synodes. Il récupéra les biens d'église confisqués. Pour pallier le manque de prêtres, il usa de l'apostolat de laïcs instruits, munis d'une *licentia* leur permettant de baptiser, marier et enterrer. En 1635, il ouvrit les deux facultés de théologie et de philosophie de l'université de Nagyszombat. Les jésuites, qui reçurent souvent les biens des anciens ordres, ouvrirent une vingtaine de collèges. Les Dames anglaises instruisirent les filles nobles à Pozsony. Les bénédictins restaurèrent leurs maisons, les paulins, seul ordre strictement hongrois, réduits à six couvents, en ouvrirent neuf entre 1638 et 1694. Au nord-est du pays, l'uniatisme marqua des points chez les Ruthènes. La Vierge, *Patrona Hungariae*, foulant à ses pieds le croissant islamique, fut honorée dans de multiples lieux de pèlerinage; les »Lorettes« se multiplièrent. La Hongrie devint par excellence le *Regnum Marianum*.

La Transylvanie demeura un bastion protestant. En 1653 fut reconfirmé le statut des quatre religions reçues, l'orthodoxie étant seulement tolérée, mais nullement brimée. La nouveauté, ce fut la pénétration des idées puritaines, venues d'Angleterre et des Provinces-Unies (l'université de Franeker, très fréquentée par les Transylvains), en opposition à l'épis-

copalisme du calvinisme officiel. Le premier cercle puritain naquit à Gyulafehérvár dans les années 1630, avec des professeurs venus de Herborn, Alsted, Piscator puis Bisterfeld, en relation avec Hartlib et Milton. Un autre centre fut Sárospatak, où le recteur et réformateur du collège, János Tolnai Dali, remplaça l'évêque par un presbytère laïc. Un troisième centre s'établit à Nagyvárád autour de l'imprimeur Ábrahám Kertész Szenci. La marque puritaine se conjuga avec l'influence cartésienne chez János Csere Apáczai, fils d'un paysan sicule, qui fit imprimer à Utrecht les onze volumes de sa *Magyar Encyclopaedia*. En dépit des calvinistes orthodoxes pour qui les puritains étaient des anarchistes, le synode de Sathmár, en 1646, convoqué par Rákóczi, fit sa place aux courants puritain et presbytérien.

La Hongrie turque, privée de toute hiérarchie, fut déclarée terre de mission en 1624. Les jésuites, souvent italiens, se heurtèrent, dans leur œuvre de reconquête, aux franciscains des couvents de Bosnie, mieux habitués aux Turcs et connaissant les langues vernaculaires. Le grand centre jésuite fut Pécs, où le père Vásárhelyi ouvrit une école en 1614. La cohabitation avec les Turcs prit parfois des aspects inattendus, ces derniers fréquentant le pèlerinage marial de Radna.

La Croatie ne reconnut pas les clauses religieuses du traité de Vienne. Les liens renforcés avec l'Autriche intérieure, le retour des magnats au catholicisme, les jésuites de Zagreb, les paulins de Lepoglava renforcèrent l'ancrage à la religion romaine. Toute une littérature baroque dans les dialectes croates se répandit. De nombreux prêtres furent formés au *Collegium Hungaricum-Illyricum* de Bologne, au *Collegium Croaticum Viennense*, comme à Zagreb et Nagyszombat. En revanche, l'uniatisme ne fit pas de grands progrès chez les uskoques, en dépit du sacre d'un évêque uskoque uniate en 1607; le *Statute Valachorum* de 1630 garantit la liberté religieuse de cette population.

Le dernier chapitre traite de faits plus connus, la recatholisation violente sous Léopold 1^{er}, avec l'aide de l'armée et sous l'égide du cardinal Kollonich. La décennie 1671–1680 fut terrible, le souverain se prévalant de la trahison des magnats lors de la conjuration du palatin Wesselényi pour appliquer la théorie de la forfaiture. On sait les destructions de temples et d'écoles, les pasteurs slovaques aux galères de Naples ... La conjoncture européenne, heureusement, faisait que Léopold avait besoin des puissances maritimes et protestantes pour faire face à l'impérialisme de Louis XIV. Les guerres kuruc, la menace turque, le poids à Vienne du parti de l'accommodement, mené par le nonce Sinelli, obligèrent Léopold à réunir la diète de Sopron en 1681 et à rétablir la liberté religieuse. L'amnistie de 1684 ramena certains kuruc dans le camp impérial. Mais les protestants n'étaient pas à l'abri de persécutions violentes dont le «théâtre sanglant» d'Eperjes offrit le triste exemple. La diète de Pozsony en 1687 confirma ce qui avait été obtenu à Sopron. La liberté religieuse demeurait une grâce du souverain et non un droit constitutionnel. Le culte n'était libre que dans les lieux «articulés», là où il y avait un pasteur. Partout ailleurs, le culte ne pouvait être que domestique, et l'on devait recourir au prêtre catholique pour baptiser, marier et enterrer. De surcroît, les protestants payaient la dîme. Dans les zones reconquises sur les Turcs, la prudence fut de mise partout où la main d'œuvre était rare. La situation dans une Transylvanie devenue un *Kronland* fut réglée en 1691 avec la confirmation des quatre religions. Ici le protestantisme demeurait fort et le catholicisme ne se rétablit que difficilement. Le grand événement fut, en 1701, la réunion des orthodoxes roumains.

La conclusion de cette véritable somme prend la forme d'un panorama historiographique où sont évoqués les travaux de Mihály Bucsay, Kálmán Benda, Tibor Klaniczay, Katalin Péter, János Horváth... et d'un appel à approfondir les secteurs encore peu défrichés: quelles ont été les couches sociales et les groupes ethniques porteurs des réformes et de la confessionnalisation, quelles furent les origines sociales des prêtres et pasteurs, bref, comment cette histoire religieuse doit-elle être corrélée avec une vaste histoire socio-économique du royaume de Hongrie? Des sources nouvelles, en particulier les procès-verbaux de visites, doivent être mises à contribution. Mais tel qu'il se présente, cet ouvrage, écrit dans une

langue parfaitement limpide, rendra les plus grands services en apportant sur une aire trop méconnue, une masse de connaissances précises, datées et localisées, qui ancre encore plus profondément, s'il était encore besoin de le prouver, la Hongrie dans l'histoire générale de l'Europe occidentale.

Claude MICHAUD, Paris

Anne CONRAD (Hg.), »In Christo ist weder man noch weyb«. Frauen in der Zeit der Reformation und der katholischen Reform, Münster (Aschendorff) 1999, 232 S. (Katholisches Leben und Kirchenreform im Zeitalter der Glaubensspaltung, 59).

Ein kirchengeschichtliches Phänomen ist es, das einer ganzen Epoche den Namen gab: Reformation. Keine vormoderne Zeit ist so intensiv erforscht wie das 16. Jahrhundert: Historiker und Theologen beider Konfessionen ließen keinen Aspekt unbeleuchtet. Keinen? Fast keinen. Die Rolle der Frauen in der Reformation ist bisher noch relativ wenig beachtet worden. Dem abzuhelpen ist das Ziel des von Anne Conrad herausgegebenen Bandes. In ihrem einleitenden Aufsatz umreißt die Herausgeberin das Themenspektrum: Von der Frauenbildung über Frauen als Mitglieder von Laienbewegungen bis zu den Auseinandersetzungen um die Bewertung von jungfräulichem Klosterleben gegenüber Ehe und Familie in beiden Konfessionen. Als weiteren Bezugspunkt des Sammelbandes hebt sie neben der Frauen- und Geschlechterperspektive das »Konfessionalisierungsparadigma« hervor.

Irene LEICHT und Silke HALBACH stellen in den ersten beiden Aufsätzen Humanistinnen und Autorinnen von Flugschriften vor. In der Männerdomäne der frühneuzeitlichen Publizistik waren sie zweifellos Exotinnen. Doch ist diese Tatsache für die Frage nach der Rolle der Frauen in der Reformation nur ein Aspekt. Nicht allein daß sie schrieben, sondern vielmehr was sie schrieben, wäre interessant. Gern hätte man erfahren, was genau die Autorinnen zur öffentlichen Debatte um Glaubensfragen beigetragen haben, worin im einzelnen ihre eigene Position bestand und wie sie sich in den vornehmlich von Männern geführten Diskurs einfügten.

Drei Aufsätze behandeln die unterschiedlichen Ehekonzeptionen beider Konfessionen. Sehr erhellend ist die Darstellung von Barbara HENZE, die systematisch die protestantischen und katholischen Positionen zu Eheschließung, Ehescheidung, Ehehindernissen und dem Sakramentscharakter der Ehe behandelt. Ergänzend thematisiert sie die Möglichkeiten der weltlichen Obrigkeit, auf die Ehe Einfluß zu nehmen. Antje RÜTTGARDT betrachtet das Thema aus der Perspektive der Flugschriftendebatten um Klosteraustritte von Nonnen, und Siegrid WESTPHAL überprüft die Durchsetzung der reformatorischen Ehekonzeption am Fallbeispiel des Fürstentums Pfalz-Neuburg. Gisela MUSCHIOL und Lucia KOCH gehen der Frage nach, welche Auswirkungen die Reformation und die katholische Reform auf die katholischen Frauenklöster hatten. Sie kommen zu dem Ergebnis, daß sowohl die Klausur in katholischen Gegenden als auch die Auflösung in den reformierten Gegenden eine Veränderung gegenüber dem vorherigen Zustand bedeuteten. Nicole GROCHOWINA und Caroline GRITSCHKE zeigen die Aktionsräume von Frauen in der täuferischen und in der schwenckfeldischen Bewegung auf.

Insgesamt tragen die Autorinnen nicht wenige interessante Einzelaspekte zur Rolle der Frauen in der Zeit der Reformation und der katholischen Reform zusammen. Doch kann der Band leider nicht ganz überzeugen, denn die gewählte Frauen- und Geschlechterperspektive ist so eng gefaßt, daß die Anknüpfungspunkte zu anderen Bereichen der Frühneuzeitforschung vernachlässigt werden. So böte etwa die von Elke Kleinau und Claudia Opitz herausgegebene »Geschichte der Mädchen- und Frauenbildung« einen Bezugsrahmen, in den sich die vorgestellten publizistisch tätigen Frauen und die Klosterfrauen einordnen ließen. Auch die von Heinz Schilling vorgeschlagene »Konfessionalisierung« als Interpreta-